

Compte rendu de trois ouvrages consacrés à Ivo Andrić

MARTENS Michael, 2020 [2019], *Im Brand der Welten. Ivo Andrić, ein europäisches Leben*, Paul Zsolnay, Vienne, 494 p.

LUJANOVIĆ Nebojša, 2018, *Prostor za otpadnike: Od ideologije i identiteta do književnog polja* [Un espace pour les transfuges : de l'idéologie et de l'identité au champ littéraire], Leykam international, Zagreb, 256 p.

MEIĆ Perina, 2021, *Andrićeva poetika. Iza kulisa ispriповijedanog* [La poétique d'Andrić. Dans les coulisses de la narration], Matica hrvatska, Rijeka, 333 p.

Daniel BARIC
Sorbonne Université

Près de soixante ans après l'attribution du prix Nobel de littérature à Ivo Andrić en 1961, sa vie comme son œuvre continuent de susciter de nouvelles approches. Une biographie et des études centrées sur la sociologie et la poétique de l'œuvre renouvellent et mettent en perspective l'interprétation d'une carrière remarquable à maints égards.

La biographie de Michael Martens est le fruit d'une recherche au long cours, qui repose sur une connaissance approfondie de l'opus, mais aussi de la correspondance de l'auteur, tant privée que professionnelle, enrichie par des entretiens avec

des personnalités représentatives du monde littéraire post-yougoslave. L'auteur a également puisé à des sources d'archives (ministères des Affaires étrangères allemand, yougoslave et français, comité Nobel) et exploré la documentation détenue par la fondation Ivo-Andrić (*Zadužbina Ive Andrića*) à Belgrade, qui est son ayant droit. Correspondant à Belgrade de 2002 à 2009 pour le quotidien *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, M. Martens a pu acquérir une connaissance intime de l'œuvre, de son auteur et de son environnement. Cette familiarité acquise avec la complexité du monde dans lequel a évolué Andrić se retrouve dans le doigté avec lequel ce parcours d'écrivain diplomate est replacé dans son contexte historique et culturel. Le savoir-faire du journaliste imprime à son récit biographique une narrativité qui rend sensible le monde dans lequel s'inscrit l'œuvre, tout en dévoilant la logique sous-jacente et sinueuse du développement politique et littéraire de l'auteur.

À partir de détails soigneusement replacés, comme la découverte du gramophone à l'école, apparaît l'univers sonore et visuel de la Bosnie austro-hongroise en voie de modernisation, où l'écrivain puise son inspiration. Les séjours à l'étranger, les carnets où furent recopiés des extraits d'œuvres, de même que les livres annotés de sa bibliothèque personnelle servent à retracer au fil des chapitres une biographie linguistique. Très tôt confronté à l'allemand pratiqué par l'administration et l'armée à Višegrad, la ville de son enfance, il en acquiert une maîtrise qui lui permet d'apprécier Goethe et Thomas Mann, de découvrir les littératures scandinaves, plus tard d'accomplir sa tâche de diplomate à Berlin, mais aussi de relire et de corriger les traductions allemandes de ses œuvres en lien avec Klaus Gysi, futur ministre de la Culture de la RDA. Le polonais est le fruit d'un séjour d'études marquant à Cracovie, interrompu par l'attentat de Sarajevo. Il pratique intensément le français, qu'il choisit pour prononcer son discours de réception du prix Nobel.

L'un des points forts de cette biographie consiste à retracer précisément la carrière de diplomate d'Ivo Andrić, qui monte progressivement les échelons pour devenir en 1935 le numéro trois de la diplomatie yougoslave. Ce *cursus honorum*, qui le mène de Rome à Berlin, en passant par Bucarest et Madrid, est aussi un temps de gestation des romans et d'écriture de nouvelles et autres textes plus brefs. Ainsi, le séjour madrilène en 1928 se déroule alors que la ville peut voir au Prado, à l'occasion du centenaire de sa mort, la plus grande exposition jamais organisée sur Goya. Andrić, atteint lui aussi de fièvre goyesque, lit des biographies et écrit

deux textes sur le peintre qui sont également des autoportraits et des manifestes poétiques¹.

La période berlinoise (avril 1939 - avril 1941), qui couronne sa carrière de diplomate désormais chevronné, est bien documentée, les services allemands ayant percé la clé du chiffre yougoslave. M. Martens peut en outre s'appuyer sur de solides recherches concernant cet épisode vertigineux et fascinant. Ivo Andrić, qui durant sa jeunesse avait fréquenté les membres du mouvement « Jeune Bosnie » (*Mlada Bosna*), notamment Gavriilo Princip, avant l'attentat qui déclencha la Première Guerre mondiale, se retrouve un quart de siècle plus tard à négocier avec Hitler, dans les mois qui précèdent l'invasion qu'il cherche précisément à éviter, une livraison d'armes dans le cadre d'un rapprochement entre les deux pays. Andrić est probablement le seul, comme le remarque le germaniste serbe Dušan Glišović, à avoir connu personnellement ces deux personnages (p. 202). Le biographe reconstruit la cohérence d'un tel parcours, qui place au-dessus de tout, au prix même de certaines compromissions, le projet existentiel de créer et de faire exister la Yougoslavie. Les archives yougoslaves ont révélé en 1977, deux ans après la mort d'Andrić, un mémoire daté de 1939 qui n'exclut pas, dans le cadre d'un accord avec l'Italie de Mussolini, l'annexion de territoires albanais peuplés de catholiques. On ne trouve en revanche pas trace d'une implication du diplomate Andrić dans le projet d'une occupation yougoslave de Thessalonique, envisagée un temps comme contrepartie d'un passage des troupes allemandes. Du reste, la perte d'influence du représentant de la Yougoslavie à Berlin dans les mois qui précèdent la guerre, du fait de la mise à l'écart de son protecteur, le ministre Stojadinović, le pousse à demander à être relevé de ses fonctions.

La manière dont il accomplit sa mue politique à la sortie de la guerre, qui lui permet de passer du statut de diplomate au service du royaume de Yougoslavie à celui de « camarade Ivo », membre du PC et député au parlement de Bosnie-Herzégovine, apparaît tout aussi calculée que la voie qui le mène au Nobel. Le chemin vers la consécration internationale est semé d'embûches, tant internes que géopolitiques. Il devient l'auteur yougoslave le plus traduit, notamment en suédois par les soins de Gun Bergman, une épouse d'Ingmar Bergman. L'éclairage apporté par les comptes rendus des délibérations du comité Nobel ainsi que la réception dans les journaux internationaux de l'œuvre en traduction est lumi-

1. Ces deux textes (l'un de 1928, l'autre de 1935) ont fait l'objet, à l'occasion du bicentenaire du Prado, d'une première édition en espagnol, richement illustrée des œuvres du maître espagnol, mais malheureusement sans paratexte sur leur auteur : ANDRIĆ Ivo, 2019, *Goya*, trad. Miguel Rodríguez, Acantilado, Barcelone.

neux. Dans le concert de louanges qui accompagne les publications en langues étrangères, Marcel Reich-Ranicki, journaliste qui deviendra un critique littéraire à l'autorité inégalée dans tout l'espace germanophone, constitue une piquante exception, en fustigeant le « fanatisme du détail » et le sujet même du *Pont sur la Drina* (p. 356). L'année 1961, celle de la construction du mur de Berlin en août, est faste pour la Yougoslavie, qui accueille en septembre la première conférence des pays non-alignés. Mais le premier et unique Nobel yougoslave n'a pas l'heur de plaire à Tito, qui espérait cette consécration pour son interlocuteur intellectuel et ami Miroslav Krleža, qui à ses yeux avait une véritable « conscience de classe »². Ce n'est qu'en cédant à son entourage que Tito le reçoit tardivement : « un désastre » (p. 386) ; les deux hommes, nés la même année en Autriche-Hongrie, n'ont rien à se dire et ne se reverront plus.

Ce ne fut assurément pas une suite de sinécures pour lui, enfant pauvre de Bosnie, que de parvenir à un poste hautement politique sous la monarchie et de devenir l'homme de lettres consacré de la Yougoslavie communiste, dont les œuvres complètes en dix volumes parurent en 1963 simultanément en Serbie, Bosnie, Croatie et Slovénie. Le biographe pointe les paradoxes qui jalonnent cette vie. Employé au ministère des Cultes à la sortie de la Première Guerre mondiale, il s'épanche dans ses carnets, en athéiste, contre le catholicisme de sa mère. Auteur faisant paraître sous pseudonyme des textes qui renvoient dos à dos communisme et fascisme, il s'applique à louvoyer entre les deux. Ainsi se dégage sous la plume de M. Martens la figure d'un écrivain à la recherche de la tranquillité qui lui semble nécessaire pour accomplir son travail d'écriture sur le passé, qu'il entrevoit sans doute comme seule possibilité d'écrire sur le présent, sans s'attirer les foudres des puissances politiques, non sans ressemblance – autre paradoxe – avec les franciscains de la Bosnie ottomane. À ce prix, il peut inventer une Bosnie qui lui est propre, à l'instar de la Galicie de Joseph Roth et du Congo de Joseph Conrad. À bon droit, l'auteur remarque que la réception de cette Bosnie d'Andrić après sa mort pourrait faire l'objet d'un autre livre, tant ses œuvres servirent de « munition » (p. 443) dans les guerres yougoslaves. Le mérite de la biographie est de poser clairement les lignes de partage dans cette réception, un domaine de recherche qui n'est pas vierge, loin s'en faut. Les termes du débat sur l'islamophobie présumée d'Andrić avaient été posés par l'historien de la littérature bosniaque

2. Les biographies croisées de ces trois Austro-Hongrois de naissance, devenus des piliers de la Yougoslavie communiste, montrent tout un jeu de parallélismes et d'interférences : voir ČIRKOVIĆ Simo C., 2015, *Tri boje fraka. Tito, Andrić, Krleža – uporedna biografija* [Trois couleurs de frac : Tito, Andrić, Krleža - biographies parallèles], Dereta, Belgrade.

Muhsin Rizvić. L'historien de l'Islam balkanique Alexandre Popovic avait certes relevé des approximations, voire des erreurs dans les écrits d'Andrić décrivant le monde musulman, sans que cela obère fondamentalement sa compréhension des relations interconfessionnelles. Concernant ses origines croates, desquelles il se détourne pour s'inscrire dans la tradition littéraire serbe, le biographe note qu'Andrić aurait précocement souffert d'une absence de reconnaissance à Zagreb, qui l'aurait progressivement porté pour le moins vers une certaine indifférence. M. Martens explicite son choix de ne pas approfondir la thématique, d'une indiscutable importance pourtant, de l'appartenance choisie au monde serbe, dont Andrić rend compte à travers divers essais consacrés à deux figures centrales (Vuk Stefanović Karadžić et Njegoš). La nécessité pragmatique de respecter un impératif éditorial aura prévalu, à savoir ne pas dépasser un certain volume pour un ouvrage qui, dès l'origine, était conçu avant tout pour le public germanophone, pour lequel ces figures auraient dû être préalablement présentées.

L'ouvrage apparaît néanmoins comme un remarquable travail de recherche et de synthèse, qui saisit à la fois le diplomate et le lettré, le monde intérieur du créateur et du styliste, sans jamais l'extraire des milieux dans lesquels il évolue, mais en montrant au contraire leur proximité et circularité. Ainsi rend-il compréhensibles les métamorphoses d'Andrić, ses prises de paroles et ses silences, non moins éloquents (son refus de prendre la défense d'auteurs inquiétés par le régime yougoslave). Le biographe réussit à tenir son sujet à distance, dans l'empathie qui permet de comprendre de l'intérieur ses motivations, non sans examen critique.

Le choix d'une prose très fluide, sans notes de bas de page, avec le procédé typographique de l'italique pour rendre les paroles et les écrits d'Andrić, a pour corollaire que son utilisation à des fins de recherche en est rendue plus malaisée. La bibliographie ne reprend d'ailleurs pas tous les ouvrages cités, elle est parfois erronée dans la typographie cyrillique et l'on pourra relever l'absence de certaines recherches les plus récentes sur la Bosnie-Herzégovine habsbourgeoise, notamment celles de Clemens Ruthner. Il n'en demeure pas moins que cette biographie représente un jalon d'autant plus attendu qu'elle s'adresse, par son approche synthétique, suggestive et subtile, à un assez large public. L'ouvrage est désormais disponible à la fois en serbe³ et en croate⁴. L'accueil critique fut parfois négatif en

3. MARTENS Mihael, 2020, *U požaru svetova: Ivo Andrić – jedan europski život* [Dans l'embrasement des mondes : Ivo Andrić – une vie d'Européen], trad. Valeria Fröhlich, Laguna, Belgrade.

4. MARTENS Michael, 2020, *Vatra u vatri: Ivo Andrić – jedan europski život* [Le feu dans le feu : Ivo Andrić – une vie d'Européen], trad. Andy Jelčić, postface Miljenko Jergović, Ljevak, Zagreb.

Serbie (mais le premier tirage a vite été épuisé), comme pour prouver que la perception d'Andrić est décidément toujours soumise à des lectures contradictoires, selon le sens qui est attribué au statut d'auteur classique, en l'occurrence comme une figure quelque peu idéalisée⁵.

La question de l'affirmation d'un canon littéraire à l'intérieur des littératures nationales post-yougoslaves est précisément au cœur de l'analyse de Nebojša Lujanović. Né à Novi Travnik en 1981, quelque quatre-vingt-dix ans après Andrić, non loin de là où lui-même était né, N. Lujanović a soutenu en 2012 une thèse en littérature à Zagreb, après avoir suivi un cursus en sciences politiques et en sociologie (et soutenu un mémoire sur les nouvelles d'Andrić), consacrée à l'identité et au positionnement d'écrivains contemporains : « Između nacionalnih književnosti – identitet i pozicioniranje autora od Andrića do Jergovića » (Entre les littératures nationales : identité et positionnement d'auteurs, depuis Andrić jusqu'à Miljenko Jergović). Enseignant aux universités de Split et de Zenica, conscient d'être porteur d'une identité nationale imprécise et par ailleurs lui-même auteur de nouvelles et de romans, N. Lujanović s'emploie à poser le cadre d'une réflexion avant tout d'ordre théorique, qui aurait pour ambition de rendre possible la compréhension des corpus d'auteurs tels qu'Andrić et ceux qui se situent dans sa lignée. Contre la prévalence des canons nationaux, il porte une attention particulière aux parcours qui permettent de rendre compte de la formation et de l'affirmation d'une liberté personnelle dans la création d'une identité, parfois contre les héritages familiaux. Il s'attache à définir un espace théorique situé non pas dans, mais entre les littératures nationales, qui serait occupé par ceux qui ne rentrent pas dans une catégorie nationale : les « transfuges » (*otpadnici*).

La démonstration est construite autour d'une comparaison entre Andrić et des auteurs contemporains (essentiellement Miljenko Jergović et Josip Mlakić), qui fait d'abord ressortir les ressemblances, puis les différences dans la construction de leur identité, avant d'aborder « l'absurde comme dernière instance commune » et enfin « le champ littéraire entre possibilité et réalisation ». L'enjeu consiste à interroger la constitution d'un canon national, toujours renouvelé, dont les critères ne peuvent par conséquent qu'être relativisés. Le cœur de la démonstration concerne la manière dont Andrić et d'autres auteurs ont fait l'objet d'une réappropriation dans les champs littéraires de Croatie et de Bosnie-Herzégovine. L'auteur admet que, pour être exhaustif, il faudrait aussi considérer la manière dont s'ef-

5. Voir la réponse de l'auteur aux critiques issues de milieux académiques serbes : LAGUNA, <https://www.laguna.rs/laguna-bukmarker-ivo-andric-i-druga-strana-meseca-sta-u-proucavanju-andrica-unos-15336.html> (consulté en janvier 2022).

fectue ce rapport dans le champ littéraire serbe. Prenant appui sur la recherche développée dans le domaine de la sociologie de la culture (Bourdieu), des études post-coloniales (Homi Bhabha), post-modernes (Edward Soja) et (post-)yougoslaves (Zvonko Kovač), N. Lujanović postule l'existence d'un champ littéraire *sui generis*, un « greffon » entre les canons littéraires croate et bosniaque, que représenterait en tout premier lieu l'œuvre d'Andrić.

Cette problématique se retrouve dans tout l'espace post-yougoslave, avec des auteurs qui se situent volontairement entre différents champs littéraires nationaux : Aleksandar Hemon qui, parti de Bosnie, écrit désormais en anglais ou bien Igor Štiks qui, après avoir quitté la Bosnie et résidé en France, aux États-Unis et en Grande-Bretagne, s'est installé en Serbie. Ces biographies reflètent une littérature produite entre différents pays et continents qui, à l'évidence, ne rentrent pas dans le schéma classificatoire du paradigme national. Quittant le contexte dans lequel ils sont nés, ces écrivains font le choix d'un non-choix en termes d'appartenance ou bien d'appartenances multiples. La recherche de N. Lujanović vise donc à justifier la valeur théorique d'un espace intermédiaire, un interstice entre champs littéraires croate et bosniaque, inauguré par Andrić. L'ouvrage envisage différentes pistes de recherche, sans les explorer concrètement plus avant, sur ce qui reste, chez certains auteurs contemporains, d'une culture hybride, rétive à une définition tout uniment nationale. Ces éléments seraient de deux ordres, le premier étant un principe de narrativité. Andrić s'appuie sur des traditions orales, des sources écrites et manuscrites, qui se réfèrent à des récits et des thématiques populaires formant la trame de ses œuvres. Ce moment de la narration serait, d'après N. Lujanović, fondateur en ce que précisément la recherche identitaire serait suspendue au charme du verbe : le moment de l'écoute serait celui d'une communauté en voie de constitution. L'autre élément générateur d'un espace littéraire propre serait le partage d'un horizon historique marqué du sceau d'une fatalité toute bosnienne, lieu d'une histoire tragique et cyclique, fondatrice d'une identité paradoxale et contradictoire, par opposition à la réalité de la Bosnie, entité évanescence et institutionnellement faible. Ces catégories ont un but pragmatique : installer ces textes non pas dans, mais entre des corpus en voie de canonisation, tout en pointant un horizon possible, celui de l'hybride.

On peut retenir de cette généalogie d'une lignée d'écrivains contemporains que le point de fuite est constitué par l'œuvre d'Andrić. Assurément, les divergences et convergences font sens et témoignent d'une créativité dans la recherche d'autres cadres d'analyse de la littérature que celui de l'histoire culturelle nationale. Mais cette canonisation nationale comprise comme le fait des indépendances politiques de la fin du xx^e siècle pourrait être contestée, puisque la fédéralisation

très avancée en Yougoslavie au plus tard à partir des années 1970 avait de fait produit des canons différenciés. Plus fondamentalement encore, le choix des deux marqueurs (narrativité et fatalisme) comme éléments communs et distinctifs d'un autre champ littéraire entre Bosnie et Croatie pourrait être discuté. La vision cyclique d'un retour tragique de l'histoire peut être identifiée chez d'autres auteurs, Krleža par exemple. Se pose dès lors la question du corpus, constitué par quelques auteurs à la notoriété différente, auxquels il est fait référence de manière répétée, jusque dans les citations, interprétées comme emblématiques. Par ailleurs, quelques inexactitudes sur la vie d'Andrić peuvent s'expliquer par l'inexistence d'une biographie de référence avant la publication. L'affirmation selon laquelle Andrić serait un « historien de profession » (p. 134) tombe à la lecture de sa biographie, qui démontre que sa thèse d'histoire soutenue en 1924 à Graz était un exercice imposé par la volonté d'avancement dans le cadre diplomatique.

Reste que l'auteur remet en cause l'existence de champs littéraires nationaux qui affirment leur autosuffisance et, bien qu'il propose un livre à thèse, il prend soin d'entrée de jeu de ne pas prétendre avancer des réponses définitives. La déconstruction qu'il propose, il le concède, ne constitue que la moitié du chemin à parcourir. Les pistes ouvertes sont en effet considérables. Certaines recherches avaient du reste, dès l'époque yougoslave, suggéré des analyses transcendant le canon national (Midhat Begić). Des écritures intrinsèquement liées à la Bosnie et à Andrić, mais écrites en d'autres langues (Saša Stanišić), pourraient certainement être lues à la lumière des hypothèses de l'auteur, de même que des corpus qui pré-existent à Andrić (étudiés par Stijn Vervae) ⁶.

Perina Meić, originaire elle aussi de Bosnie, qui enseigne la théorie littéraire et la littérature croate à l'université de Mostar, propose en un volume quatorze articles publiés entre 2010 et 2018, notamment dans le cadre de rencontres organisées par les slavistes de l'université de Graz ⁷. En neuf séquences, c'est ici la poétique d'Andrić qui est explorée, à travers une plongée chronologique dans son opus. Au départ, son intérêt s'est aiguisé à la découverte aux archives du monastère de Kreševo d'une correspondance entretenue au début des années 1920 avec un

6. VERVAET Stijn, 2013, *Centar i periferija u Austro-Ugarskoj. Dinamika izgradnje nacionalnih identiteta u Bosni i Hercegovini od 1878. do 1918. godine na primjeru književnih tekstova* [Centre et périphérie en Autriche-Hongrie. La dynamique de la construction des identités nationales en Bosnie-Herzégovine de 1878 à 1918 à la lumière des textes littéraires], Synopsis, Zagreb-Sarajevo.

7. Les actes ont été publiés sous la direction de Branko Tošović entre 2008 et 2015 en coédition (Graz-Belgrade).

franciscain de ses connaissances, auquel le jeune diplomate en poste à Bucarest demande de recopier des chroniques et des lettres qui l'aideraient à comprendre de l'intérieur la vie en Bosnie. Bien que d'ampleur limitée, cette source a permis à P. Meić de partir de documents historiques pour élaborer une réflexion sur l'élaboration de l'œuvre littéraire. Cette documentation confirme en effet l'importance des fonds conservés dans les monastères franciscains pour la constitution d'une connaissance fine de « situations ou du destin individuel » (*prilike ili lična sudbina*) pour reprendre les termes soulignés par Andrić dans cette missive (p. 15-16). L'hypothèse est avancée que ces documents ont pu contribuer au doctorat en préparation, à un roman en gestation qui ne vit finalement pas le jour ou peut-être à une série de nouvelles publiées à partir de 1923 qui ont pour protagonistes des franciscains.

L'œuvre d'Andrić est par ailleurs analysée à partir de perspectives narratologiques qu'offre une lecture rapprochée. Passage obligé et convenu, *Le Pont sur la Drina* est soumis à une lecture sémiotique centrée sur le pont. Les aspects dramatiques sont étudiés dans la prose d'*Ex Ponto*, première œuvre publiée en 1918 à Zagreb, ainsi que dans *La Chronique de Travnik* (1945)⁸.

En historienne de l'histoire littéraire, sans entrer dans une problématique politique et anachronique, P. Meić propose une relecture de la thèse de doctorat d'Andrić, qui avait suscité une vive polémique à sa publication au début des années 1980, pour avoir été comprise comme un brûlot hostile aux musulmans. Elle remarque le caractère fondamentalement « élastique » des catégories élaborées par Andrić lui-même pour cartographier la vie littéraire en Bosnie dans l'Empire ottoman (p. 296). Ce faisant, P. Meić aborde la question du positionnement de cette œuvre au sein des corpus des histoires littéraires nationales. Le recueil se clôt précisément avec un retour sur la manière dont les historiens de la littérature croate ont perçu et présenté Andrić. Son approche est toute pragmatique et réintroduit de fait Andrić, après une éclipse au plus fort des guerres d'indépendance au début des années 1990, non pas forcément dans le canon, mais en lien du moins avec le contexte croate. Cette recontextualisation, en premier lieu dans la modernité littéraire croate du début du xx^e siècle, ne donne pas lieu à une justification systématique. Cela ne saurait en effet faire débat pour les premiers écrits publiés à Zagreb. Il en est de même lorsqu'il s'agit de définir une position d'Andrić en com-

8. M. Martens relève à ce sujet la déception d'Andrić devant une mise en scène montée en 1934 au Théâtre national de Sarajevo de la nouvelle *Au temps d'Anika* (1931), ce qui expliquerait la réticence qu'il éprouva ultérieurement à donner suite aux demandes d'adaptation de ses œuvres à la scène ou au cinéma (p. 180).

paraison avec Krleža, en l'occurrence dans leur rapport aux hérétiques que furent les bogomiles, une thématique redevenue d'actualité dans la Yougoslavie titiste et non-alignée. Cette approche historiographique démontre que pour les historiens de la littérature croate, dans le cadre de la seconde Yougoslavie et après, son appartenance au corpus croate ne fait pas de doute (ce qui n'exclut pas des appartenances multiples, en particulier serbe), chacun nuançant son propos, jusqu'à une certaine ambivalence. Le mérite de P. Meić est d'avoir mis l'accent sur la poétologie et non le contexte politique, ce qui permet de se déprendre d'un réflexe idéologique pour aborder une réflexion fondée sur un retour au texte littéraire.

C'est du reste bien ce qui apparaît au terme de ce parcours à travers trois ouvrages récents consacrés à Andrić. L'impossibilité à classer définitivement Andrić dans une catégorie (ce que se gardent bien de vouloir faire ces auteurs) invite à revenir à l'œuvre. L'effacement d'idéologies prégnantes dans ces ouvrages ouvre la voie à une lecture qui laisse augurer un regard posé avec plus d'acuité sur la littérature, sans ignorer le contexte de son élaboration et de publication. Si ces auteurs ne semblent pas avoir eu connaissance de leurs travaux respectifs, il se complètent désormais. En 2021, soixante ans après l'attribution du prix Nobel, M. Martens publie simultanément à Belgrade et à Zagreb une suite de sa biographie d'Andrić, composée d'entretiens et de commentaires qui poursuivent la réflexion entamée, avec une préface de N. Lujanović, intitulée en guise de programme « *Književnici su sami svoja nacija* » (Les écrivains sont leur propre nation)⁹.

9. MARTENS Mihael, 2021, *San zvani Jugoslavija: razgovori o Ivi Andriću* [Un rêve appelé Yougoslavie : conversations sur Ivo Andrić], Laguna, Belgrade, p. 7-10 ; MARTENS Michael, 2021, *San zvani Jugoslavija: razgovori o Ivi Andriću* [Un rêve appelé Yougoslavie : conversations sur Ivo Andrić], Ljevak, Zagreb.